« Spiritualité des Armées

LE SOLDAT FACE À LA MORT – II

A vrai dire, le soldat ne sait pas ce qu’est la mort. Avant de vivre dans sa chair la mort de son

frère d’armes, il a peut-être gardé dans sa mémoire le décès de sa grand-mère. Peut-être a-t-il

été le témoin d’un accident mortel. Sans doute a-t-il vu des films où l’on mourait d’une façon

ou d’une autre. Ce bagage «expérimental » lui permet d’avoir une vision de ce que signifie

décéder ou mourir, mais ce n’est là qu’une vision. Si le soldat n’est pas croyant, il pense que

la mort c’est la fin de tout, qu’il n’y a pas de transcendance, que tout disparaît dans la non-

existence, que c’est une fin définitive, irréversible. S’il est croyant (chrétien, juif, bouddhiste

ou musulman), il est plutôt convaincu que mourir est une étape, un passage d’une vie à une autre : pour certains il s’agit de la Résurrection, pour d’autres de la réincarnation, pour d’autres encore d’une sorte de nirvana, de grand renouvellement, de jugement dernier, etc

(8). Toujours est-il que quelle que soit la religion d’appartenance du soldat, celui-ci croit à un

au-delà de la mort ou suppose du moins qu’après la mort il y a « quelque chose ».

Un moment survient pourtant où l’on «touche » la mort de près. Quelquefois, avant même que

la mort n’opère son office lugubre, les combattants ont le pressentiment de son imminence :

« Tous les commandos n’étaient pas croyants, se souvient le père de Naurois, en tout cas pas

tous pratiquants, mais à la veille d’une grande opération, par une sorte de gravité ou de regain

de foi, ils vinrent en nombre à la messe qui précéda l’embarquement. Pendant cette période, il n’est pas exagéré de dire que chacun vécut une profonde expérience spirituelle, étrangère à ceux qui n’ont pas fait la guerre. Il est même incompréhensible à celui qui ne l’a pas vécu de concevoir quelle transformation opère sur l’homme un commerce quasi quotidien avec la mort. Et la mort allait être au rendez-vous, pour beaucoup d’entre eux, le matin du 6 juin 1944 et lors des campagnes de Normandie et de Hollande qui suivraient... (9) »

J’ai vécu une expérience semblable pendant la guerre du Golfe, la veille de l’offensive terrestre, quelques heures avant d’entrer en Irak : « En fin de matinée, je célèbre une messe, peut-être une dernière pour certains d’entre nous. Il y a beaucoup de monde. Tout le monde prie en pensant sûrement à ceux qui sont restés en France : femme, enfants, parents, amis. Je parle de la vie, du Christ le Vivant qui nous la donne. Je parle de l’amour que nous découvrons ou redécouvrons dans des situations comme celle-ci. Beaucoup communient avec joie. Quelques-uns ont un visage crispé. (10) »

Il y a un mot qui revient de plus en plus dans les conversations entre les soldats : nettoyage.

On le retrouve aussi bien dans la presse que dans la documentation spécialisée : nettoyer le

terrain, nettoyer une zone. Cela veut dire tuer, supprimer, anéantir l’ennemi. Donner la mort

à un autre humain. L’avion, le char ou la pièce d’artillerie tuent, mais le pilote ou l’opérateur

« ne voit pas » la mort qu’il donne, ou peut-être l’aperçoit-il partiellement par l’intermédiaire

des instruments. C’est en quelque sorte tuer par procuration (11) et cela ressemble aux films

et aux jeux de guerre. On pourrait penser que les militaires qui ne sont pas des témoins directs

des résultats de leur « nettoyage » ne ressentent pas le même poids d’implication que ceux qui

« voient » la mort qu’ils donnent. Je pense surtout aux fantassins. Le soldat, tireur d’élite par

exemple, qui voit dans l’optique de son arme l’ennemi frappé par le coup qu’il vient de tirer sait qu’il tue réellement un vivant (12). Il voit son visage et la projection, voire la pulvérisation de son corps. Tout en étant conscient de la légitimité de son acte, il ne peut pas ne pas « souffrir » d’avoir enlevé une vie humaine. Il est content, professionnellement parlant, d’avoir réussi son tir et il se découvre en même temps comme tueur. Une telle métamorphose, pour certains, constitue une expérience douloureuse et culpabilisante. Et le retour à la vie civile normale s’avère parfois difficile.

Puis il arrive qu’un jour la mort nous foudroie. Avec ces trois lettres qui donnent froid dans le dos : « Delta, Charlie, Delta ». DCD, ces trois lettres annoncent par radio la mort d’un soldat sur le théâtre d’opérations.

Le nom du militaire n’est jamais cité à ce moment-là, seulement le numéro qu’il porte sur son casque ou sur son treillis, pour éviter à la fois de divulguer son identité à la radio (forcément écoutée par le camp adverse) et de dissiper l’incertitude quant à l’identité elle-même.

Rien ne serait pire que d’avancer un nom en place d’un autre. L’annonce est rapidement connue de la majorité des soldats, ce qui provoque non pas un choc, mais une ambiance de consternation et d’expectative. Une chape de silence, d’échanges à demi-mots, de prière pour certains, s’installe dans les campements. Tout le monde s’interroge en attendant plus d’information. Avec l’arrivée du corps et, dans la plupart des cas, des blessés, commence d’abord un travail « technique » : l’identification du mort par la prévôté, l’envoi du message «guerreven », le lavement du corps par l’équipe médicale, la préparation du cercueil,

l’installation d’une chapelle ardente. Au même moment une «bulle de silence » (coupure de toutes les connexions internet et téléphone) est instaurée par le commandement, pour que l’information ne soit pas divulguée avant que la famille du défunt ne soit officiellement prévenue en France. Pendant ce temps, l’équipe médicale d’urgence s’occupe des blessés : cette première heure de soin, que l’on appelle la golden hour (13), est primordiale pour la survie des blessés.

J’ai retrouvé dans mes archives un courrier (14) rédigé par le père Marcel Jégo en 1947. Il

s’agit d’une lettre adressée aux familles des parachutistes tombés sur le champ d’honneur en

Indochine. Il y est question de trois officiers, deux sous-officiers et cinq militaires du rang. J’en cite quelques extraits : « L’Adjudant-chef Courrier Gabriel de la 11ème Compagnie, à Cho-moi supporté par deux parachutistes était évacué vers l’arrière, une balle dans le corps.

« Tu tiendras, vieux ? Avec un bon sourire ». « Mon Père, je pense... avec le sourire ». Cela fit sur le champ de bataille une très grosse impression. Il était 9 heures... Au poste de secours de Cho-moi, à midi : « Gabriel !... Il faut te préparer...» Avec toujours le même sourire, il reçut les derniers sacrements et dit dans un souffle : « Oui, Père, pour mon pays... avec le sourire !» Ce sourire est resté figé sur sa figure exsangue. A peu près de la même façon, le père Jégo rend compte de chaque départ, afin que les familles puissent recueillir et garder en souvenir un dernier geste ou une dernière parole de leur mari, père ou enfant. Ce qui est émouvant dans tous ces récits, c’est cette dernière parole déposée entre les mains du père Jégo. Il ne s’agit pas d’une conversation.

Le mourant, quel que soit son grade, sait qu’il va s’en aller et, face à l’imminence de la mort, il voudrait dire l’essentiel, même si cet essentiel s’exprime avec des mots inadéquats ou

maladroits.

Le parachutiste Percheron Eugène disait tout simplement, quelques secondes avant de mourir

« Mon Dieu, si ma vie en vaut la peine, je te la donne ».

A Dieu, à la patrie, à son pays, pour sa famille, à son régiment... Peu importe, l’essentiel était

peut-être ailleurs : être à la hauteur de sa mission jusqu’à l’ultime sacrifice. Ainsi que le disait

toujours le même aumônier dans la cathédrale de Bône pendant la bénédiction solennelle des

fanions : « Priez, mes frères non pas que nous en revenions sains et saufs, de ces prières nous

n’en avons besoin ; mais priez pour que sans cesse, avec le sourire, nous soyons à la hauteur de notre tâche ! »

Au retour de la mission, la section ou le peloton qui a perdu l’un des siens, entame son deuil. Exténués après une action de combat, les soldats sont désemparés, pris par l’émotion et souvent ils refusent de parler.

Contents d’avoir terminé la mission, heureux d’être en vie et profondément malheureux d’avoir perdu l’un des leurs. La compassion est palpable. Et l’inévitable interrogation : pourquoi lui, cela aurait pu être moi ? Pourquoi pas moi ? Est-il mort à ma place ? Bien

sûr, chacun meurt à sa propre place, à l’heure qui est la sienne et au jour qui est le sien, mais la question erre dans les recoins du subliminal... Etre le témoin direct de la mort de son frère d’armes est une épreuve terrible. Elle nous renvoie à notre propre mort, inévitablement.

Soudain, d’autres questions surgissent et hantent : pourquoi la mort, qui l’a faite, sur quoi

débouche-t-elle ? Une piqûre d’angoisse droit dans le cœur. Et ce puissant sentiment qui renaît et apaise : le désir de vivre, le besoin radical d’être heureux. On commence enfin à se parler entre camarades. On revoit l’action, on échange les détails. On se repasse les mêmes détails des dizaines de fois jusqu’à n’en plus finir. On ajuste, on rectifie, on n‘est pas toujours d’accord avec son binôme. Quelques frayeurs rétrospectives et le corps qui tremble. C’est sûr, cette fois-ci j’ai eu vraiment peur. Des larmes. On n’a pas honte, on s’embrasse. Tiens, si l’on prenait une binouze (15). Mais d’abord un coup de fil à la famille. Juste pour la rassurer. Un petit tour à la chapelle. Discrètement. Pour remercier la Vierge. Ou Allah.

Le deuil continue à travers le cérémonial.

La mort d’un soldat au champ d’honneur revêt une tenue militaire qui la rend solennelle. Elle

s’habille dans le rituel prévu à cet effet : prise d’armes, levée du corps, office religieux. Le corps est veillé jour et nuit dans la chapelle ardente.

Tous les camarades y passent, pour lui rendre un dernier salut militaire, toucher le cercueil, prier. L’émotion côtoie la tristesse, le chagrin apaise la colère. C’est vrai que « pour nous soldats, les cérémonies les plus poignantes sont celles du dernier hommage que nous rendons à nos camarades morts au combat ou en service commandé » (16). C’est une activité collective et il y a beaucoup d’humanité dans cet échange mutuel d’attention et de fraternité non dissimulée.

Le poids de la mort est porté par tous, comme ce cercueil porté par les copains les plus proches.

Ceux de la chambrée, ceux qui collent leur joue humide au drapeau tricolore du cercueil.

Ceux-là même qui iront voir, une fois la mission terminée, la veuve ou la compagne et les

enfants, et la maman, pour leur conter ces deux cents mètres entre la chapelle et la soute de l’avion.

Richard KALKA